

# 1

## Perle bleue jetée dans l'infini

« Vous arrivez devant la nature avec des théories, la nature flanque tout par terre. »

Pierre-Auguste Renoir

Je suis fâché avec les dates, alors que je déteste être en retard. Les plus cruciales, je les oublie souvent. Ma mémoire n'a pas de calendrier. Elle englobe tout, jongle en permanence.

Fin mars, mes 50 ans viennent de sonner à la porte, plein d'amis, ma petite famille, tous circulent dans le salon. Coup de vieux, coup de jeune : tout le monde vieillit, sauf les projets ! Mais les minutes n'ont plus la même durée. Tout s'accélère et la ville ne répond pas à mes attentes. Il est temps de mettre un peu d'ordre dans ces moments qui font qu'aujourd'hui je mesure ma chance, celle d'être témoin et avocat de cette Terre où l'on allume joyeusement des gâteaux d'anniversaire. Ces moments associés à la nature, je veux les partager simplement.

Je me présente : oxymore patenté, yeux bleu-vert planète, comme ceux de mon épouse et de mes trois enfants. Je suis une chose et son contraire. À l'intérieur, un doux rêveur qui trépigne ; à l'extérieur, un industriel utsopiste en action. Bref, je vais de l'avant, mais pas n'importe lequel. Et c'est cet avenir incertain qui me pousse à fendiller

## *Ma Terre est une femme*

l'armure, comme on dit, pour qu'il soit à la hauteur de notre mobile demeure. Taciturne lorsqu'il s'agit de parler de moi, je vais écrire ce qui bouillonne dans le chaudron de mes pensées.

Pourquoi suis-je soudain prêt ? Parce que je veux vous parler d'Elle en termes enchanteurs, je veux la protéger comme je peux, à mon « petit niveau », celle qui me porte, m'emporte, nous transporte et nous ensevelit. Elle si belle, si bafouée, si merveilleuse, si petite..., la Terre.

J'entends déjà les grincheux : « De quoi se mêle-t-il, lui, le patron d'industrie, qu'on n'a jamais entendu parler chez les Verts et qui n'était pas sur le perron des invités ? Pour qui il se prend, ce chef d'entreprise ? » Je réponds : je ne me prends pour personne, mais j'ai le devoir de dire ces choses mûrement réfléchies qui ont pour terreau la conscience et comme frondaisons des résultats. Je n'ai pas peur de dire qu'il y a trop d'autruches. Elles ont pourtant des yeux de lynx, ces autruches diplômées à la vue perçante, mais leur tête plonge trop souvent dans l'hypocrisie et le mensonge. Tout le monde sait ce qui ne va pas et se détraque avec le changement climatique. Et cela fait longtemps qu'on devrait s'alerter, vivre autrement, décider, choisir en fonction de la perle bleue qui fond d'un côté, brûle de l'autre et cesse peu à peu d'être notre biotope. Alors aux autruches qui se cachent la vérité et préfèrent parler des enjeux économiques en oubliant la nature, aux accros de la rentabilité à tous les étages, à ceux qui ne voyagent que dans les salons, aux pilleurs de la nature, à ceux qui dénaturent la vie, j'ose dire que si je ne suis pas un « chevalier blanc », j'ai toujours refusé d'être une « autruche ». Lorsqu'on a les yeux grands ouverts, on ne peut plus se taire et l'on agit pour la planète. Voilà la teneur de ce journal où je dialogue avec « ma » Terre.

J'ai toujours senti que j'appartenais à la Terre. J'ai écarquillé les yeux sur elle, et elle m'est apparue magi-

## *Perle bleue jetée dans l'infini*

que, lorsqu'elle fut photographiée, filmée, starifiée depuis la Lune<sup>1</sup>. Énorme petite boule dans l'infini, c'est là que j'habitais. Cette vision fulgurante fut le premier déclic.

Je pense à cela en regardant ma fille qui trotte du haut de ses 5 ans. Quel monde va-t-on lui laisser ? Pour faire diversion, je lui demande :

« Tu m'aimes grand comment ?

— Je t'aime jusqu'au soleil, me répond-elle.

— Jusqu'au soleil ?

— Disons, papa, pour être sûr que c'est très très loin, je t'aime jusqu'au Brésil.

— Et moi, ma petite Pauline, je t'aime jusqu'aux étoiles.

— Alors, moi, je t'aime encore plus fort,

— À l'infini ? »

C'est comme ça que j'aime la nature, à l'infini. Avec mes deux frères, quand j'étais petit, nous construisions des cabanes à flanc de coteau : c'était l'appel de la forêt. Cet appel ne m'a jamais plus quitté. Il s'est métamorphosé. De la Lune à la Terre...

En 1992, au sommet de la Terre qui se déroulait à Rio, j'ai eu une prise de conscience, comme d'autres ont un éclair de lucidité. J'ai observé le va-et-vient des décideurs réfléchissant dans du béton, loin de la nature dont ils parlaient comme d'une chose. La Terre est vivante, nous sommes tous ses jardiniers... Les gouvernements ne peuvent seuls décider. Ni les ONG, ni les chefs d'entreprise. Il faut une prise de conscience globale qui passe par l'intime. Et l'intime ne doit pas être l'arbre qui cache la forêt des mesures à prendre ! Je me souviens de ce sommet : fourmille-ment d'idées, mélanges étonnants de décideurs, et pourtant nous n'étions que quatre représentants d'entreprises françaises. Être concerné par autre chose que le « business », ce n'est quand même pas une tare ! Associer

---

1. Le 20 juillet 1969, Neil Armstrong posait le pied sur la Lune.

## *Ma Terre est une femme*

la protection de notre « maison Terre » n'est pas incompatible avec le monde des affaires. Comment convaincre les plus récalcitrants ? Je cherchais une idée simple et forte. Nous appartenons à une même communauté d'hommes, les problèmes comme les solutions sont interconnectés. Mais qui appuiera sur l'interrupteur qui éclaire les esprits ? Quand une majorité de décideurs prendront l'avenir à bras-le-corps au présent. C'est à la Terre d'être durable, pas aux coûteux emballages, me suis-je dit face au distributeur de boissons !... Nous n'étions qu'une poignée de Français, les Allemands semblaient plus attentifs à notre perle bleue, unique et commune... Pourquoi pas nous ? Cela m'a décidé à m'investir à chaque instant de ma vie privée et publique. À cette époque, je venais de signer une convention avec l'ONG brésilienne Saude & Alegria (« Santé et Joie »). Son objectif était de mener des opérations d'éducation, de santé et de protection du milieu naturel dans la région de Santarem en plein cœur de l'Amazonie. Ce qui m'avait touché, c'est que Saude & Alegria faisait passer les idées de protection de la nature et des droits aux Cabocles<sup>1</sup> en se rendant dans leurs villages. Ces citadins de Rio, pour être proches de ces villageois, arrivaient en bateau puis, façon petit cirque, deux tréteaux et trois bouts de ficelles lançaient le « spectacle » dédié à la vie... Tout le village était là, des ancêtres aux enfants. Sous un aspect divertissant, les bénévoles faisaient passer « le message ». Rio a été un déclic pour moi. Je m'étais documenté pour ce deuxième sommet de la Terre, après celui de Stockholm<sup>2</sup> où les États s'étaient réunis entre eux. Mais

---

1. Métis appelés « fermiers de l'Amazonie ». Ils sont oubliés par la civilisation et vivent sur les rives éloignées du gigantesque fleuve Amazone. Les Cabocles sont le fruit d'un riche métissage entre Indiens, Portugais, Asiatiques et Africains, dont ils ont assimilé les différentes cultures. Leurs villages sont souvent construits sur pilotis, ils vivent de la pêche, du manioc, de la récolte du caoutchouc et de l'artisanat.

2. 1972.

## *Perle bleue jetée dans l'infini*

à Rio, en plus des gouvernements, les civils, les industriels comme les militants s'étaient retrouvés pour Elle...

La perle, dans le langage commun, signifie unique ; plongée dans le vinaigre, elle disparaît à jamais. Qu'elle soit blanche, grise, noire ou bleue, elle renvoie la lumière qu'elle reçoit. Notre Terre est bleue à cause de son atmosphère qui se reflète dans les mers et les océans, elle est verte à cause du végétal. Si les couleurs se muaient en jaune désert, blanc béton, noir de suie, nous n'aurions qu'à nous en prendre à nous-mêmes. La nature mérite qu'on la respecte, pour elle, la beauté de la chose, et pour l'humanité tout entière. Les paysages de l'enfance sont les gardiens de la gageure que je me fixe en permanence...

J'aimais arpenter les bois autour de La Gacilly, maintenant j'arpente le monde pour témoigner de l'urgence que tous appréhendent et qu'on oublie de rattacher à nos premiers émerveillements. L'émerveillement face à une grenouille, pas celle qui veut se faire plus grosse que le bœuf, mais la vraie, la coquine des marais dont l'image mobile me reste collée au cœur. Pas écrasées, pas dans notre assiette, libres, les grenouilles ! C'étaient mon show à moi, leurs ballets ponctuant l'air et l'eau. Pas besoin de télévision, la nature m'offrait ses programmes pleins d'amour et de batailles pour la survie. Je me dis souvent que la vie, c'est un regard. Si tu n'as pas de regard, tu es mort. On dit bien un regard mort...

La découverte sensorielle des marais de Glénac reste l'obturateur magique de l'enfance, celui qui ouvre et renferme déjà la photographie. Je devais avoir 8 ou 9 ans et ce marais enchanteur m'a donné le goût de la nature et de l'image. La nature de mes 8 ans est liée au « photographe du coin » qui m'avait fait découvrir ces paisibles espaces aquatiques où l'on peut à l'envi rêver, penser et panser certaines éraflures de l'âme. La contemplation agit en strates et il en reste toujours quelque chose. Il y a ainsi dans la vie des moments clés. Et même lorsqu'ils sont durs, le temps

## *Ma Terre est une femme*

les rend doux et utiles. À 10 ans, j'ai reçu un choc. J'étais avec mon frère Daniel, mon aîné de trois ans. Un petit drame s'est joué à cause d'une carabine à plomb. Une arme sert toujours, malheureusement, et, pour jouer aux grands, nous avons pensé bêtement que la petite hirondelle posée sur son fil serait l'objet d'un tir. Allions-nous viser « juste » ? J'ai juste dit à mon frère :

« Tiens, regarde l'hirondelle. »

Il arme et il tue l'hirondelle.

Je revois la scène de ce tas de plumes qui tombe à nos pieds. On s'est retrouvés comme des « cons ». Pourquoi avons-nous fait ça ? Une même sensibilité liée au vivant nous a unis à cet instant. Il fallait bien le reconnaître, nous n'étions que des abrutis. Elle ne nous avait rien fait, cette annonceuse de printemps sur le départ... Ces déclics qui provoquent le respect m'accompagnent toujours. Cet oiseau n'était pas le « beau trophée » qu'il fallait espérer de la vie. Certains chasseurs collectionnent des têtes de sangliers, nous n'étions pas des traqueurs mais les amis des cabanes en bois, des grenouilles, des oiseaux migrateurs, des libellules, de toute vie sur Terre. Il fallait collectionner du regard, faire vivre le beau et le bon, pas le détruire. Cette conscience enfantine reste ma boussole. Je ne supporte pas la force idiote. Pourquoi tuer un animal, une vipère, une araignée ? Ils vivent leur vie, même l'araignée. C'est ancré en moi : oui, chacun vit sa vie et toute action innervée par la sève du respect est bien la plus belle.

À 10 ans, je fus envoyé en pension en Normandie. Isolement chic, séparation d'avec ma mère, marque-pages du temps... Après les cours, ma confidente devint la nature.

La belle bleue provoque l'émerveillement, l'attendrissement, le respect. Comme une femme. Oui, comme une femme. On n'aimerait pas offrir à sa femme ou à sa mère de l'acide en guise de masque de beauté et, moi qui commercialise des cosmétiques, je suis proche des femmes, ce

sont elles qui m'ont donné à voir et à comprendre le monde autrement.

Je suis ravi de cette métamorphose.

Je ne supporte pas les hommes qui ne respectent pas les femmes, les enfants, la Terre. Cela me met hors de moi. Les femmes ont une longueur d'avance : elles savent être tendres avec la nature. Pour une « planète durable », il faut s'inspirer d'elles, de celles qui se battent sans combattre, qui apaisent sans abdiquer, qui luttent pour la beauté de la chose. Autre souvenir de Rio qui immerge. Une des multiples conférences avait lieu sous une sorte de chapiteau de cirque : à l'intérieur, environ 2 000 femmes qui usaient de la parole avec conviction. Au service militaire, j'étais au milieu de près de 1 500 recrues et, au bout de cinq minutes, je n'en pouvais déjà plus. « Un jour mais pas plus, m'étais-je dit, après je ne pourrai plus supporter. » À Rio, j'ai compris que les hommes étaient le plus souvent liés à des systèmes de possession de territoire, alors que les femmes ont d'autres perspectives, une vision de la vie à plus long terme. Entre être et avoir, toujours se situer de belle façon... Mon défi a pris corps, il y a une certaine spiritualité à vouloir contrer la civilisation dans ce qu'elle a de retors, de saccageur.

Des flots d'êtres dénaturés partent en vacances, consomment, sans égard pour notre bien commun, sans connaître les répercussions. Des patrons avides, une production et une consommation à outrance induisent des désastres écologiques<sup>1</sup>. Tout est concentré, les pouvoirs comme les gens,

---

1. D'après *Science et Vie* (2007), les désastres dus au changement climatique sont passés de 150 en 1987 à près de 400 au début des années 2000. Oxfam International (confédération de 13 organisations qui, avec leurs 3 000 partenaires répartis dans plus de 100 pays, élaborent des solutions durables à la pauvreté, à la douleur et à l'injustice) a de plus publié en novembre 2007 le rapport *Climate Alarm* qui stipule que les catastrophes naturelles ont été multipliées par 4 en vingt ans. Les 120 catastrophes recensées en moyenne en 1980 sont aujourd'hui au nombre de 500.

## *Ma Terre est une femme*

dans les centres urbains, et la nature devient alors virtuelle. Et le jeu de destruction opère dans la réalité. Et si un tout petit village pouvait parler au reste du monde ? Dans le grand village global d'aujourd'hui, il ne faut pas craindre de hausser gentiment le ton, d'avancer en marge de la pensée unique.

Le soleil se couche, dore les flots, des flots de vie fragile... Nous rentrons après quelques jours passés en Corse.

Le périphérique, le stress des villes, tout s'imbrique pour nous faire oublier qu'autour des villes, la Terre se rebelle contre nos agressions, se pavane pour nous séduire avant qu'il ne soit trop tard. Ne jamais oublier la vision cosmique de la belle bleue, être un peu comme ces Indiens qui ont une relation directe avec les éléments. À la mort de mon frère, à l'endroit de nos cabanes, résonna une parole de mon ami amérindien Sisiwa... Une parole sans mots ni vocabulaire. Avec Sisiwa, j'ai passé dix jours en pleine forêt tropicale, au milieu de nulle part, en Guyane. Pas besoin de parler lorsqu'on vit en harmonie complète avec la nature et ses habitants. Miel de forêt, poissons des rivières... Le chasseur Sisiwa venait de perdre sa femme. Profonde tristesse en lui, mais il prenait le temps de m'expliquer la forêt en me la montrant sans un mot. Sa sagesse parlait encore dans le silence...

J'ai planté un arbre de 40 ans et fiché en terre une grosse pierre plate, un rocher en mémoire de mon frère disparu. Mon obsession, c'est le temps. L'arbre est un miroir du temps en coupe, en laideur si l'homme le nie, en hauteur, en beauté, si l'homme prend le temps de le remercier d'être là... En plantant ce chêne et ce menhir, je me sentais relié à mon frère disparu, au monde. Ce grand frère aîné était un guide, un homme de parole. Même si nous n'étions pas toujours d'accord. Il me présentait souvent comme « son petit frère », et je disais alors en riant : « Et quand j'aurai 75 ans, tu me présenteras toujours comme ton petit frère ? » Un frère qui me manque, et je vais de l'avant pour

## *Perle bleue jetée dans l'infini*

la planète... L'arbre pousse et je continue. À cette cérémonie, mon père et ma mère réunis au bord du vide. Puis la parole apaisante de Frans Krajcberg vint m'enraciner à la vie. Je voudrais présenter cet artiste tel un joyau de la conscience : « Il y a deux sortes d'hommes, dit-il, ceux qui font plein de petites choses, et les autres qui n'en font que deux ou trois, mais à fond... » Quel maelström que la pensée... Deux ou trois, mais bien, ne pas passer à côté de l'essentiel et dans tout. C'est ma vision têtue : toujours associer l'homme et la Terre. Plus personne ne connaît l'origine des choses. Les pommes sont calibrées, les rêves aussi. J'ai réalisé une partie des miens et pour témoigner de cette planète vitale, unique, exceptionnelle, je vais vous raconter où m'ont conduit mes pas. Je crois au pouvoir des images, et souvent ce sont les photographes qui ont ouvert la voie des mots. J'ai voyagé pour voir par moi-même. Un proverbe chinois explique mon attitude qui peut sembler jusqu'aboutiste : « Mieux vaut y aller voir une fois qu'en avoir entendu parler cent fois... »

Dans une histoire monstrueusement accélérée, j'ai vu des paysages incroyables, rencontré des hommes et des femmes remarquables. Petit grain de sable à l'abri, je m'intercale en permanence au pays de Batman, où l'avidité est reine. Bhoutan, Liban, Madagascar, Brésil, Inde, Mexique, île de Robinson, Venezuela, tous mes libres voyages ont aujourd'hui provoqué de jolis petits fruits. Voici donc l'objet de ce livre : donner envie à d'autres de comprendre, d'analyser avant d'agir, mais agir !

Si je devais écrire une fable, elle s'appellerait *La perle bleue et les autruches* ; d'ailleurs, à la fin de mon périple de mots, je me promets d'écrire cette comptine pour les enfants, pour les adultes en mal de slogans clairs et nets.

## Le monde dans un village

« L'Homme est la nature prenant conscience d'elle-même. »

Élisée Reclus

Mon téléphone à portée de main, je suis toujours à cheval sur les horaires, à l'affût du bon moment pour actionner. Aucune fausse note n'est permise. Je reviens dans mon village où va se dérouler le quatrième festival Photo, Nature et Paysage. Après une pluie battante, tout semble en place. Un soleil inespéré comme projecteur diurne, ce n'est pas de refus. Dix photographes célèbres, peu importerait la météo mais, au fond de moi, je ne suis pas mécontent de voir « l'homme et la nature » en pleine lumière. Dans les jardins, sur les murs des maisons, partout des images glissent sous le regard, jusqu'entre les doigts des vignes vierges vertes qui vont rougir. Je vais rougir moi aussi si l'on veut m'interviewer, encore qu'à la longue, je maîtrise cette timidité, disons plutôt ce besoin de rester en retrait qui est ma façon d'être. S'imposer, c'est perdre son sang-froid ; harmoniser, c'est d'abord savoir écouter. Ce 1<sup>er</sup> juin, les tempes ont grisonné et les idées qui fusaient secrètement ou de façon intempestive se mettent en place. J'ai toujours voulu insuffler le respect de la nature autour de moi et dans le monde industriel que je représente. Pas

## *Le monde dans un village*

avec trop de mots, mais des preuves tangibles. On m'a pris pour un fou, maintenant je deviens à la mode... Tant mieux, si cela peut faire avancer les choses. Il est temps de se rendre aveugle aux réalités trompeuses pour voir tout simplement l'imbrication des possibles. Chaque détail compte, chaque impact explicite.

Je fais le tour des différentes expositions. Ah ça ! Ils vont être étonnés, les visiteurs. Plein air, plein écran, et ils seront reçus au sens propre par des tambours, c'est ainsi que j'aime accueillir de façon festive les invités à la fête de la planète. Dix lieux naturels d'exposition, dans tout le village et, ce, *pedibus*. Marcher, regarder, être happé par une image en plein air, c'est salutaire pour prendre le temps de ressentir et d'analyser. Autre lieu, autre rythme. Avec une équipe acharnée, des images agrandies aux murs externes, entre les arbres, sur les pelouses, nous avons voulu frapper fort, sans un mot.

D'abord la ville de Fribourg, capitale allemande de l'environnement avec ses panneaux solaires en apéritif. Une ville chauffée par des écailles bleues, c'est enthousiasmant. Le soleil gratuit se reflète sur les panneaux et j'espère que tout le monde va comprendre le message. Utiliser ce que nous offre le soleil c'est, maison par maison, préserver l'air et en tout cas ne pas lui envoyer du CO<sub>2</sub> inutile.

Je retrouve des têtes connues, des amis ; des inconnus me questionnent. Je me mettrais bien à jouer du tam-tam, moi aussi, j'adore ça mais, protocole oblige, je sonne le signal du départ.

Nous traversons le village, c'est la fête à la planète. Certains visiteurs habillés en costume de ville piétinent aux abords de la rue Saint-Vincent. Cette rue, c'est toute une histoire, mais j'y reviendrai. Patience. Moi, plutôt décontracté, je leur réserve un regard sur le monde. Dans un village : embrasser le globe, ses peuples, sa nature, la beauté, la souffrance, c'était un pari fou. Le monde est un village glo-

## *Ma Terre est une femme*

bal, mais faire d'un village le reflet du monde, cela rénove la volonté ! Les photographes que nous avons invités sont des témoins, des avocats, des juges parfois, ce sont des personnes de cœur qui donnent à voir et à penser. Et tous ces gens, portable à la main, avec encore la démarche citadine, ne se doutent pas de certaines « claques » qu'ils vont prendre en travers des neurones. Ce n'est pas du CAC 40 que nous allons parler, mais du patrimoine Terre. On peut être chef d'entreprise et être aussi ambitieux pour l'écrin fragile de ses habitants. On peut être dans la mondialisation et passer de la compassion à des tentatives de solutions locales. J'aime planter des arbres comme d'autres préfèrent jouer à des jeux de hasard ; mais planter des arbres, cela rapporte à tous les coups ! Les cameramen s'affolent, il faut marcher vers l'exposition, et l'exposition, c'est toute La Gacilly. Voilà ma petite utopie vivante et pragmatique en action. La perle bleue est en danger, trop d'autruches autour à se mettre la tête dans le « on verra plus tard, il y a des organisations pour ça, ce n'est pas mon affaire, l'essentiel c'est le progrès », qui s'isolent derrière un paravent. Avec la force de conviction et les moyens dont je dispose, je n'allais pas rester à pleurer sur l'incendie. J'ai envie de secouer le cocotier, comme on dit. Là, sans un mot, les images vont parler ! Elles interpellent, elles parlent, délivrent au sens propre et figuré...

Alors, voilà, après toutes ces années, une idée, plus l'énergie, et en avant la synergie ! Premières photos aux murs qui proposent des messages : des cochons roses, « bien de chez nous », mais libres, propres. C'est Sophie Zénon qui a photographié le pays de Redon et qui redonne courage aux partisans d'une agriculture non industrielle. Ses images acidulées prouvent que l'élevage peut honorer la Terre, l'animal, l'idée que s'en fait l'homme, l'homme tout simplement. Une chèvrerie, des mains dans la pâte comme des rivières dans le désert, des visages rayonnants, loin de l'élevage intensif, cette truie aux pis de louve romaine : voilà, sans sous-titres, le désir de tous, paysans et consommateurs un brin avertis du vrai, du respect pour